

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

27^e ANNÉE.

N^o 18.

15 SEPTEMBRE 1884.

LE FLUIDE DIVIN RENOUVELLE LA CRÉATION

SUITE DES LETTRES D'UN SPIRITE A UN DOCTEUR (1)

Jusqu'ici, mon cher monsieur, je n'ai guère parlé de la matière, et vous ne devez pas être sans éprouver quelque surprise de me voir reléguer au dernier plan un élément dont vous avez fait le pivot de la création, et que vous avez posé, permettez-moi de vous le dire, en adversaire triomphant de la divinité. — Le moment est venu de vous exposer mes vues sur ce point, vues que vous connaissez déjà en partie, mais que je tiens à compléter et à expliquer, parce qu'elles ont été l'objet de critiques qui me paraissent imméritées. Je vais donc tâcher de répondre aux questions suivantes. Qu'est la matière? D'où vient-elle? Comment s'est-elle formée? Quelle est sa destinée finale? Ce sujet une fois traité, j'aurai, je crois, achevé ma tâche, et parcouru jusqu'au bout la voie que vous m'aviez vous-même tracée dans vos lettres intéressantes.

Un fait m'a toujours frappé lorsque j'ai essayé de pénétrer les mystères de la vie sur notre planète : c'est l'union intime qu'on observe à tous les degrés de l'existence entre l'esprit et la matière, union qui constitue notre individualité, celle des animaux, et très probablement celle de la plante, sans parler de l'innombrable multitude d'esprits qui peuplent notre atmosphère et qui n'en sont pas moins, quoique échappant à nos sens, unis dans une certaine mesure, à l'élément matériel. Et pourtant, nous nous faisons de ces deux principes une idée tout à fait différente : leurs propriétés nous paraissent si opposées, qu'en y réfléchissant, nous ne comprenons guère comment ils ne se repoussent

(1) Voir la *Revue* du 15 août 1884.

pas au lieu de s'unir. En effet, la matière est pour nous une chose inerte, dénuée de toute initiative, obéissant passivement à l'impulsion qu'elle reçoit, tandis qu'il en est tout autrement de l'esprit. La spontanéité est son essence; il agit de lui-même quand il lui plaît d'agir, et le principe de son activité réside dans sa substance même. Et cependant, malgré cette diversité de tendances, nous les voyons s'attirer et s'unir comme si leur nature était identique. D'où vient donc cette affinité entre deux éléments si profondément dissemblables? Dans quel passé lointain et mystérieux faut-il chercher la cause de leur rapprochement?

Autre réflexion : l'esprit dont la constitution intime nous est inconnue se transporte instantanément à l'aide de la pensée à des distances incommensurables, de sorte que les espaces infinis ne semblent pas trop vastes pour servir de champ à son activité. Et cependant il est rivé à cette matière si lourde qui le retient captif sur le monde qu'il habite. Ses mouvements sont tellement gênés par cette influence, qu'il nous semble difficile de nous figurer l'esprit complètement dégagé de la matière. C'est sans doute ce qui a fait penser à certains philosophes qu'il est le produit des réactions des éléments matériels, une sorte d'émanation provenant de leur travail intime. Pourquoi cet esclavage de l'esprit? D'où vient cet assujettissement qui ressemble à un travail forcé? Qu'est la matière, pour captiver ainsi toutes ses énergies? Graves questions dont je n'ai trouvé nulle part une solution rationnelle. Et cependant, quelle lumière une réponse satisfaisante ne jetterait-elle pas sur les phénomènes du monde matériel et du monde spirituel!

Je vais donc, en m'appuyant sur les données exposées dans ma précédente lettre, essayer de résoudre ce problème; et, si je ne réussis pas à l'élucider complètement, j'aurais du moins la satisfaction d'avoir contribué, dans la mesure de mes forces, à préparer les éléments de la solution ultérieure.

Je vous ai déjà montré les esprits portant aux créatures des mondes éloignés les éléments de régénération qu'ils ont puisés dans l'immense foyer où siège la divinité. De ce centre de toute vie, il part à chaque instant des multitudes de messagers fluidiques dans toutes les directions de l'univers. Mais tous n'apportent pas dans l'accomplissement de leur tâche les dispositions nécessaires pour la mener à bonne fin. Il y en a qui, se pénétrant à l'avance de la difficulté de leur entreprise, se groupent en asso-

ciations nombreuses, et concentrent autour d'eux une grande quantité de fluide divin. Ceux-là sont dans les conditions convenables de réussite; car, avec la masse fluidique dont ils disposent, ils peuvent vaincre les obstacles qui s'opposent à leur marche, obstacles qui consistent principalement dans la résistance du milieu qu'ils ont à traverser. Unis dans la pensée commune d'atteindre leur but, ils agissent avec énergie sur leur fluide, et s'en servent pour écarter les molécules cosmiques qu'ils rencontrent sur leur passage, et ils arrivent sans trop de difficultés sur le monde matériel auxquels ils distribuent, comme je l'ai expliqué, les éléments fluidiques dont ils disposent.

Mais il se trouve malheureusement des esprits qui n'agissent pas avec la même prudence. Au lieu de se réunir en groupes nombreux, ils quittent isolément la masse du fluide divin, exaltés par la puissance qu'ils exercent sur cet élément dont ils ont éprouvé la docilité et l'obéissance à leur volonté. Il leur semble qu'avec son concours tout leur sera possible, et que tous les dangers s'évanouiront sous son action toute-puissante. La plupart du temps, ils sont victimes de leur présomption, et apprennent, à leurs dépens, combien a été grande leur imprudence de se lancer ainsi à la légère dans un milieu inconnu.

Les espaces intersidéraux sont remplis de molécules matérielles dont j'expliquerai plus loin l'origine, et qui constituent le fluide cosmique. Lorsque les esprits dont je m'occupe entrent en contact avec ces molécules, il arrive que leur fluide divin, beaucoup plus subtil, les pénètre et les désagrège; à la suite de cette désagrégation, il se forme des combinaisons diverses de la matière avec le fluide divin, de sorte que les propriétés de celui-ci s'en trouvent altérées, et que, surtout, il perd cette faculté précieuse qu'il avait d'obéir à la volonté; et cela se conçoit très bien. Après son union avec la matière, il faut, pour qu'il continue à marcher avec l'esprit, qu'il entraîne avec lui cette matière, ce qui est le plus souvent impossible, en raison de la force d'inertie qu'elle lui oppose. L'esprit finit à la longue par s'apercevoir de ce phénomène, et, en même temps, il constate un ralentissement notable dans sa marche. Après nombre d'efforts impuissants pour rappeler à lui ces atomes qui s'attardent au milieu des influences matérielles, il finit par renoncer à les rallier, et il continue son voyage après cette déperdition de fluide à laquelle il a dû forcément se résigner. Mais ce n'est là que le commen-

cement : les mêmes causes produisant les mêmes effets, il sent son fluide divin s'associer toujours dans de plus grandes proportions à la matière, et son action diminue dans le même rapport; c'est comme une chaîne se rattachant insensiblement à ces molécules de fluide cosmique qui constituent le milieu ambiant; et les difficultés de sa marche ne font que s'accroître.

Cette dispersion du fluide divin a pour l'esprit une conséquence encore plus malheureuse sur laquelle je tiens à appeler votre attention. Ces atomes fluidiques le constituaient à l'état d'individualité indépendante dans les espaces, et lui permettaient d'entrer en relation avec les éléments environnants; leur réunion formait comme un organe des sens d'une subtilité exquise éminemment propre à le renseigner sur ce qui se passait autour de lui; ces atomes disparaissant au milieu des combinaisons matérielles, l'esprit n'a plus la même lucidité, et ses facultés commencent à faiblir. Il se trouble, et une terrible angoisse l'envahit, il redoute instinctivement l'isolement dans lequel va le laisser la dispersion entière de son fluide, et il fait de vains efforts pour en retenir les derniers atomes. Tout lui échappe à la fois : notion de son existence individuelle, conscience des phénomènes dont il est victime. C'est là une sorte d'anéantissement intellectuel, et de prostration morale; et il reste là, atome impuissant, au milieu des réactions matérielles, non qu'il soit amoindri ou dégénéré, mais dans l'impossibilité d'user de ses facultés jusqu'au moment où il aura recouvré l'instrument de leur manifestation, le fluide divin.

Combien durera cet état d'inconscience? c'est ce qui est impossible à déterminer. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il ne cessera que, lorsque de nouveaux esprits viendront visiter ces parages, et, désagrégeant par leur action les molécules matérielles, permettront à l'esprit de s'en dégager, et de se former un nouveau corps fluide avec lequel il recommencera à entrer en relation avec le milieu ambiant. Mais cette délivrance ne sera pas toujours pour lui un heureux événement; et son sort sera pour longtemps bien différent selon qu'il tombera dans un groupe de bons ou de mauvais esprits.

Je m'explique. — Il y a, comme je l'ai exposé précédemment, des associations d'esprits qui parcourent les espaces dans le but de faire le bien et d'accomplir la volonté de Dieu. Ceux-là distribuent avec le plus grand désintéressement aux créatures tout

ce qu'ils ont de meilleur en eux. Rencontrant les malheureux esprits dont je viens de raconter la déconvenue ils les dégagent de la matière, et les pénètrent de leur fluide le plus épuré. Sous l'influence de cet élément bienfaisant, ceux-ci recouvrent bien vite l'usage de leurs facultés. Ils comprennent la faute qu'ils ont commise en s'isolant volontairement, et en cédant à leurs mouvements présomptueux. Instruits par les inspirations du fluide divin, ils prennent la résolution de ne plus se fier exclusivement à eux-mêmes, et le premier usage qu'ils font de leur liberté, c'est de se rallier spontanément à leurs libérateurs, et de poursuivre avec eux l'accomplissement de la loi divine. Avec leur concours ils saisissent et dégagent de la matière le fluide divin qu'ils avaient été forcés d'abandonner, et le dépouillent par leurs bonnes pensées des tendances matérielles qu'il avait contractées.

C'est ainsi que l'association des bons esprits accomplit dans les espaces son œuvre bienfaisante, délivrant les malheureux, et augmentant sa provision de fluide divin jusqu'au moment où, parvenue dans un groupe de planètes, elle se dépouille généreusement de tous les éléments nécessaires au progrès de ce monde et remonte, ensuite, avec ceux qu'elle a délivrés, vers le siège de la divinité, pour y puiser les principes d'une action toujours plus énergique et plus bienfaisante.

Mais si beaucoup d'esprits font de leurs facultés le bon usage que je viens de dire, il s'en trouve un trop grand nombre qui abusent de leur liberté pour violer les lois dont ils étaient chargés de réaliser l'accomplissement.

Ceux-là partent comme les autres en groupes plus ou moins nombreux du fluide divin, et sentent qu'ils doivent en faire profiter les êtres arriérés de la création. Mais ils s'appliquent à étouffer cette voix secrète qui les pousse au bien. Leurs pensées égoïstes auxquelles ils s'abandonnent avec complaisance prennent le dessus, et ils en viennent à se persuader que cet élément précieux leur a été prodigué pour satisfaire leurs désirs ambitieux. Ils s'excitent mutuellement à le garder pour eux, et s'exaltent à l'idée qu'il leur permettra d'atteindre au degré de puissance nécessaire pour assouvir toutes leurs passions.

Dès ce moment ces malheureux sont détournés, pour des périodes de temps incalculables, de l'accomplissement de leur devoir. Au lieu de se hâter pour atteindre le but qui leur a été

primitivement assigné, ils s'arrêtent dans les espaces, se complaisant dans leurs mauvais penchants, et s'efforcent de concentrer autour d'eux le fluide qu'ils ne veulent à aucun prix laisser échapper. C'est alors que surgissent les difficultés et les obstacles qu'ils étaient loin de prévoir. Sous l'influence de leurs pensées perverses, les atomes du fluide divin tendent à se rapprocher les uns des autres : leurs mouvements perdent de leur amplitude ; ils cessent de rayonner au loin comme ils le faisaient en sortant du foyer central ; et à force de se rapprocher les uns des autres ils en viennent à se grouper en molécules, et plus les esprits agissent sur ces molécules, plus les éléments qui les composent prennent de cohésion ; c'est, à proprement parler, de la matière qui se forme par condensation du fluide divin, et alors les propriétés anciennes des atomes constituants se trouvent entièrement modifiées. Ils n'obéissent plus, comme autrefois, à la volonté, par la raison que leurs mouvements sont gênés par suite de leur rapprochement ; et quant à faire mouvoir la molécule entière, les esprits n'y songent guère, parce qu'il leur faudrait faire une trop forte dépense d'énergie. Ils se trouvent donc en présence de petites masses matérielles qu'il leur est difficile de traîner à leur suite, et ils prennent le parti de les abandonner dans les espaces pour continuer leur marche avec ce qui leur reste de fluide non encore matérialisé.

C'est ainsi que les espaces qu'ils parcourent se peuplent des molécules de fluide cosmique dont j'ai parlé plus haut ; c'est ainsi que par leur faute, ils immobilisent, pour longtemps, cet instrument de tout progrès qu'ils avaient mission de distribuer à leurs frères arriérés de la création.

Et une fois lancés dans cette voie, ils y persistent avec une obstination qui est leur première punition. Sentant que le fluide divin leur échappe, ils s'efforcent, par tous les moyens, de s'en procurer de nouveau ; car ils appréhendent instinctivement le moment où ils n'en auront plus à leur disposition. S'ils rencontrent sur leur passage de ces malheureux esprits qui sont tombés dans l'inconscience, ils s'empressent de dégager, du milieu ambiant, les atomes de fluide qui ne sont pas encore matérialisés, et ils se les approprient pour en user selon leur caprice. Quant aux esprits, ils les joignent à leur groupe et les entraînent à leur suite comptant bien les faire servir à la réalisation de leur visées égoïstes.

Ces nouvelles recrues, en reprenant l'usage de leurs facultés au contact du fluide divin, sont poussées à imiter les actes de ces associés de hasard, sans se rendre compte de leur valeur morale. A leur exemple, ces malheureux prennent le fluide divin partout où ils le trouvent, et se l'approprient sans concevoir le moindre doute sur la légitimité de cet acte. Et cela se comprend très bien ; nous savons que le fluide divin reçoit et consacre l'impression du milieu où il se trouve ; il transmet donc aux nouveaux venus les pensées égoïstes de ceux qui se sont constitués leurs maîtres, et naturellement, ils imitent leurs agissements, croyant travailler ainsi à leur relèvement. Ils sont encore une fois victimes de leur inexpérience, et nous verrons à quelles conséquences, désastreuses pour eux, aboutit cette obéissance irréfléchie aux inspirations perverses de leurs dominateurs.

Ainsi l'agglomération s'augmente des esprits inconscients qu'elle rencontre sur son passage, et sa puissance pour le mal s'accroît dans les mêmes proportions. En visitant les divers mondes échelonnés sur son parcours, elle les dépouille du fluide divin qu'ils peuvent posséder, et retarde ainsi indéfiniment le progrès des créatures, privées, par son fait, du lien qui les rattachait à la divinité. Il est impossible de calculer toutes les catastrophes physiques et les désolations morales que peut entraîner la persistance de ces malheureux dans leurs agissements criminels.

Mais, ces prévarications, accomplies au mépris des lois que le créateur avait gravées dans leur conscience, doivent avoir nécessairement un terme. Après avoir visité de nombreux systèmes de mondes qui ont subi leur influence néfaste, ils finissent par aboutir dans un de ces déserts intersidéraux dont l'immensité dépasse tout ce qu'on saurait imaginer. Là, plus de dépradations possibles, plus de créatures à dépouiller de leur fluide, plus d'esprits à tirer de leur inconscience tout en s'appropriant leurs dépouilles ; rien que l'espace infini avec des molécules matérielles excessivement raréfiées dont ils ne peuvent tirer aucun profit.

Cependant, sous l'influence de leurs mauvaises pensées, leur fluide continue à se matérialiser ; il devient de plus en plus rebelle à l'action de leur volonté, et ils sont obligés de le rejeter loin d'eux sans qu'ils puissent, comme autrefois, combler les vides occasionnés par cette déperdition incessante. Ils com-

prennent alors que le moment suprême de l'expiation est arrivé. Mais ils ne peuvent se résigner, et la seule perspective de se voir réduits à l'impuissance soulève jusqu'à la frénésie, leurs passions les plus violentes. Profitant de leur expérience, ils arrachent de force le fluide aux esprits dont ils ont fait leurs instruments dociles, c'est une lutte acharnée pour l'existence dont les plus expérimentés sont les premières victimes.

Incapables de résister à leurs tyrans, ils ne tardent pas à retomber dans l'insouciance dont il aurait mieux valu pour eux qu'ils ne fussent jamais sortis. Mais leur chute ne fait que retarder pour peu de temps celle des autres. La matérialisation du fluide s'accélère de toutes les pensées égoïstes mises en œuvre pour l'accaparer ; et, des moins pervers aux plus coupables, tous finissent par perdre l'usage de leurs facultés, et tombent dans cette sorte d'anéantissement où la conscience de leur individualité a disparu au milieu de cet immense amas de matière qu'ils ont formée par leurs aspirations perverses.

Les effets que je viens de signaler sur une région de l'espace se produisent partout où existent les mêmes causes : c'est-à-dire que sur les divers points des déserts intersidéraux il se forme sous l'action des esprits, des agglomérations de matière qui, en raison de leurs tendances similaires, s'attirent à travers des distances incommensurables. C'est la grande loi de la gravitation qui s'applique à ces masses fluidiques, et sous son action se forment les centres de concentration de nébuleuses, d'où sortiront plus tard les soleils et les planètes. — Mon intention n'est pas d'insister sur les phénomènes d'ordre purement physique qui précèdent ou accompagnent la formation de ces mondes naissants. Je dirai seulement que le fluide divin apporté par les esprits supérieurs est le principal agent de leur développement. Mais il s'écoule de longues périodes de siècles avant que les esprits perdus dans la matière recouvrent la notion précise de leur existence ; et il est indispensable qu'il en soit ainsi, afin que leurs mauvaises tendances aient le temps de s'affaiblir ; sans cela ils renaîtraient à la vie avec le souvenir de leur passé, et ils leur serait bien difficile de renoncer à leurs anciens agissements et de rentrer dans la bonne voie.

Lors donc que Dieu et les esprits supérieurs ont jugé que le temps est venu de faire reprendre à cette matière et aux malheureux qui en sont les esclaves, leur marche vers le progrès trop

longtemps interrompue, les esprits viennent dans ces régions pourvues d'une grande quantité de fluide divin. Avec la perspicacité que leur donne leur longue expérience des combinaisons fluidiques, ils reconnaissent bien vite dans ce cahos informe ceux des esprits qui sont le moins coupables et se sont laissé entraîner par inexpérience à imiter les plus pervers. Vers ceux-là ils projettent leur fluide le plus épuré; et, les réveillant peu à peu de leur engourdissement, ils leur permettent de se reconnaître, et de voir dans leur passé la conduite déplorable qu'ils ont tenue. Ils comprennent alors combien ils furent compables de céder aux aspirations de leurs compagnons, et ils prennent la ferme résolution de réparer, dans la mesure de leurs forces, tout le mal qu'ils ont fait. Dans ce but, ils s'efforcent, avec l'aide du fluide divin, de s'arracher à cette masse d'éléments confus qui réagit sur eux et paralyse l'exécution de leurs projets. Mais en même temps ils comprennent qu'il leur faut reprendre cette matière, molécule à molécule, pour la pénétrer de la substance divine destinée à la régénérer en agissant directement sur chaque atome. Et pour cela, il est nécessaire qu'ils puisent dans l'amas fluidique une certaine quantité d'éléments qu'ils traîneront à leur suite afin d'agir plus directement sur eux, après les avoir soustraits dans une certaine mesure à l'influence de l'agglomération entière. C'est ainsi qu'à l'aide d'efforts soutenus qui exigent de leur part la plus grande énergie, ils parviennent à séparer de la nébuleuse la matière qui formera le noyau du premier soleil. Cet astre naissant commencera une existence relativement indépendante, bien que soumis à l'altération de la masse nébuleuse d'où il est sorti. Il gravitera dans les espaces autrefois parcourus par les esprits malfaisants, recueillant sur son passage les molécules cosmiques qu'ils avaient abandonnées, et qui, par leur accumulation incessante, finiront par augmenter sa masse dans des proportions considérables : de sorte que les esprits, impuissants à agir en bloc sur des éléments toujours plus nombreux, seront obligés de se partager la tâche, les uns séparant de la masse de petits amas de matière qui deviendront les planètes, les autres continuant leur action sur le soleil où ne tarderont pas à les rejoindre les esprits directeurs du système.

Dans ma prochaine lettre je suivrai la marche des esprits travaillant à *rétablir toutes choses*, et j'espère vous démontrer

que ce que nous appelons les forces naturelles dans lesquelles vous avez vu la cause unique des phénomènes physiques ne sont autre chose que la manifestation sensible du travail des esprits sur la matière.

CÉPHAS.

LA FRATERNITÉ DE PEUPLE A PEUPLE

Quelle est donc au juste la valeur de ce terme, le troisième de notre belle théorie républicaine ? L'idée qu'exprime le mot *fraternité* est vague. Les cœurs sincères et bons l'adoptent sans trop l'approfondir. Ils sentent, plutôt qu'ils ne comprennent, qu'il existe dans un avenir plus ou moins éloigné et obscur, certaines espérances d'harmonie progressive et bienfaisante basée sur l'amour et la charité. Ils la conçoivent et s'efforcent de l'appliquer dans les relations de famille et même dans les rapports sociaux et nationaux. Mais, au delà ? Mais quand il s'agit d'étendre le grand dogme « vous êtes tous frères » à l'humanité tout entière, quand il s'agit d'y comprendre l'étranger, l'adversaire, l'ennemi..., une sérieuse difficulté surgit et barre la route. Sommes-nous capables de la lever ?

Et quand nous nous posons cette seconde et non moins grave question : d'où sortira le premier mouvement vers la fraternité entre nations ? Quelle sera la race initiatrice ? quel peuple sera le premier à donner asile à cette vraie fille du ciel ? — Alors la difficulté se présente immense, invincible peut-être.

Cherchez, en effet, une solution. On devrait croire que chacun, selon ses aspirations politiques et ses convictions religieuses, serait apte à en proposer une. « *C'est dans le progrès de la démocratie que vous la trouverez,* » dira le politicien libéral et convaincu. Il est dans le vrai, sans doute. L'homme sincèrement religieux s'écriera que *la source de tout mouvement fraternel se trouve nécessairement dans la religion ?* Quelle religion ? demanderai-je à mon tour. Beaucoup répondront par le Christianisme : je les renvoie à l'histoire de tous les peuples chrétiens, catholiques et protestants. Je les renvoie surtout à l'*Histoire ecclésiastique*. D'autres parleront de ces mystérieuses associations de l'Inde ou du Thibet dont il est tant question à l'heure qu'il est, et je répliquerai que l'homme qui possède une vérité et qui n'ouvre pas sa main toute grande et son cœur tout au large pour faire

don de cette vérité à tous les hommes, est un simple égoïste.

Quant au peuple initiateur, quel sera-t-il ? le Français ? Malheureusement ceux parmi nous dont le sens religieux n'a pas été oblitéré par l'action séculaire et obstinée d'un cléricalisme roué et violent, sont en majeure partie noyés dans le marais du matérialisme. Sera-ce l'Anglais, l'Américain, l'Allemand, l'Italien ? J'aurais de dures objections à lancer aux uns et aux autres. Mon devoir est de les taire. L'orgueil national, père de l'exclusivisme hypocrite et envieux, égoïste et exploiteur, n'est pas encore, hélas ! près de céder le terrain ; et je me demande s'il est opportun de soulever, même entre croyants au spiritisme, cette question palpitante et suprême — le sentiment d'orgueil national cédant devant les principes et, par conséquent, devant les exigences du sentiment fraternel :

1° « *L'homme naît libre.* 2° *Tous sont égaux devant la loi.* 3° *Vous êtes tous frères.* » — Ces trois grandes lois morales appartiennent au Droit naturel ; c'est-à-dire qu'elles sont d'ordre divin.

La première, *L'homme naît libre*, écrite, en quelque sorte, en lettres de feu, il y a bien plus d'un siècle, dans le *Contrat social* et dans l'*Esprit des lois*, n'a pas encore reçu son application partout. Elle n'en forme pas moins dogme chez les peuples civilisés.

La deuxième, *Vous êtes tous égaux devant la loi*, issue également du génie de notre dix-huitième siècle, a été formulée par la Révolution ; c'est « *La déclaration des droits de l'Homme* » qui en a fait un dogme. La France et les autres républiques ses sœurs sont les seules qui, jusqu'ici, l'aient mise en pratique.

La troisième, *Vous êtes frères*, la plus auguste de toutes, avait été, dans l'antiquité, présentée par des penseurs comme Socrate. Elle est sortie enfin du cœur de cet homme dont on a fait un Dieu, devant lequel nous sommes tous tenus de nous incliner avec respect et admiration, quelles que soient nos convictions religieuses ou philosophiques. C'est le Christ qui en a donné la formule nette et définitive. Quant à la mise en pratique, elle paraît différée indéfiniment, bien que tous l'acceptent comme dogme absolu et indiscutable.

L'égalité, base et cause du progrès, pouvait être *décrétée*. Elle l'a été. La *Liberté*, effet ou résultat de l'égalité devant la loi et des institutions démocratiques, pouvait être *définie*, et cette

définition a été magnifiquement donnée (voir la « Déclaration des Droits, art. 5), et *garantie*; et elle l'a été. Quant à la *fraternité*, elle ne pouvait être qu'un *résultat* des institutions et des mœurs, un *fait* ressortant du progrès philosophique, politique et religieux du peuple. Elle ne pouvait être ni décrétée, ni garantie; mais les auteurs de la « Déclaration des Droits » avaient compris que, sans elle, les autres conditions du progrès et du bien-être, la Liberté et l'Égalité devenaient illusoires. Ils avaient compris aussi que c'était bien *pour l'Humanité* tout entière qu'ils réaffirmaient ce sublime dogme chrétien.

Nous savons comment l'Église, née prétendument du Christianisme, a réinstitué à son profit l'esclavage et le servage. Nous savons qu'elle les réinstituera encore une fois, si elle le pouvait. Nous savons aussi comment le dogme de la fraternité a fait naufrage avec la Liberté et l'Égalité; elle est restée lettre morte grâce aux événements qui ont suivi la Révolution et détruit son œuvre, sinon dans les cœurs et dans les esprits, du moins dans les institutions que les divers gouvernements qui se sont succédé ont fait peser sur la France. Un espoir nous reste pourtant, c'est que le mouvement spiritualiste moderne, qui aspire à reprendre la vraie tradition chrétienne, en réaffirmant dans toute son ampleur le dogme de la fraternité, saura le mettre en pratique dans la vie de famille d'abord, dans la vie de la cité ensuite, et enfin dans la vie de l'humanité, c'est-à-dire dans les relations de peuple à peuple.

L'on me pardonnera aisément, je l'espère, de revendiquer pour mon pays une large part dans l'initiative à prendre pour cette mise en pratique du dogme fraternel entre nations. Si je revendique pour lui ce droit, ou plutôt ce devoir, de faire les premiers pas dans cette voie, ce n'est pas parce que la Révolution de quatre-vingt-neuf a proclamé la fraternité comme partie essentielle de sa formule politique et sociale. J'élève cette prétention, parce que l'histoire de notre race montre une longue succession d'initiatives du même genre, toutes fécondes en résultats, mais toutes aussi accompagnées de douloureuses épreuves, et trop souvent accueillies par l'ingratitude. Nous sommes le peuple par excellence des tentatives faites pour tous. « *Laissez-nous*, disait M^{me} de Staël, laissez-nous en France, travailler, souffrir, mourir et renaître, peut-être pour l'étonnement du monde. N'êtes-vous pas heureux qu'un peuple se

« place ainsi à l'avant-garde du progrès pour faire tous les essais, tenter l'application de tous les principes pour l'avantage de tout le genre humain. »

L'unité nationale française, le modèle de l'union des races en familles, a été conquise au prix de labeurs et de souffrances inouïs et après un des plus glorieux exemples d'abnégation héroïque que les annales du monde aient enregistrés, le sacrifice de l'illustre et sublime Jeanne Darc. Des affreuses guerres de religion au seizième siècle est sortie la liberté de conscience; des ruines du siècle de Louis XIV, la liberté de penser pour tous; des douleurs de la grande Révolution, l'affirmation du principe de l'égalité devant la loi, sans condition et sans exception, et la fondation de la liberté; de l'effort de 1830, le régime parlementaire; de celui de 1848, la garantie de la liberté et de l'égalité par le suffrage universel. Si donc, comme on le dit si souvent, nous ne sommes ni le plus riche, ni le plus sage, ni le plus pratique des peuples, nous sommes certainement celui qui a fait le plus d'efforts et de sacrifices dans l'intérêt des conquêtes morales et utiles à tous. Ce n'est pas sans raison que chaque peuple nous reconnaît pour la première place... après lui, position enviable entre toutes au point de vue de l'estime auquel les nations aspirent et de la marche des affaires humaines.

L'on est dès lors amené à se demander si les dernières souffrances de notre patrie doivent être stériles, et si la cruelle agonie de l'« année terrible » n'est pas un tribut au grand principe de la fraternité humaine.

Un examen un peu attentif fera voir qu'il ne s'agit pas ici d'un paradoxe.

La France a sa place reconnue dans le mouvement civilisateur du monde. Cette place elle l'a gagnée, et jusqu'ici gardée à force de travail, de persévérance, d'honneur, et, quoi qu'on puisse en dire, de sentiment chevaleresque et de génie. Nul n'oserait nier la part, souvent décisive, qu'elle a eue dans les progrès de tout genre, moraux, intellectuels, matériels. Émule de toutes les autres races dans les arts, les sciences, la littérature, la philosophie, le commerce, l'industrie, elle occupe un premier rang dans tous les mouvements progressifs; elle n'a un rang inférieur nulle part. C'est elle surtout qui a été l'initiatrice de la plupart des institutions de charité: quel que soit leur nom et leur objet, toutes ont eu leur berceau en France, et vous y trouverez

invariablement la main et le cœur de la femme française. L'histoire de notre pays, au point de vue humanitaire est la plus noble et la plus touchante, et par conséquent la plus glorieuse et la plus belle de toutes.

Aussi la question s'impose, en quelque sorte, à l'esprit observateur et réfléchi : *la gloire suprême de la France dans les annales de l'Humanité*, — je ne parle pas de sa gloire militaire, elle en a à revendre — ne serait-elle pas d'avoir été la dernière grande nation à souffrir des guerres ? Nous admettons en principe que ce qui fait progresser l'homme individuel ce n'est pas seulement le travail et l'effort, mais la souffrance et même l'humiliation. Le principe n'est-il pas le même pour cette individualité qui s'appelle la famille et pour cette autre individualité qui s'appelle un peuple ?

Et votre patriotisme, dira-t-on, que devient-il ?

Ceux que les circonstances condamnent à passer leur vie à l'étranger sont peut-être les seuls Français qui sachent bien que le sentiment patriotique est de ceux qui ne s'éteignent point. Nos pères l'avaient compris lorsqu'ils proclamaient, en droit, que « *jamais le Français n'est censé renoncer à sa patrie.* » Celui-là surtout, croyez-le bien, aime, et sait qu'il aime la France, qui ne foule plus le sol natal, qui ne l'aperçoit plus qu'à travers les brumes de l'Atlantique ou du Pas-de-Calais, ou par-dessus les Alpes ou les Pyrénées. Lui seul, en effet, a pu constater qu'il en est de la patrie comme de tous les dons de Dieu : C'est la privation qui en fait sentir et apprécier toute la valeur. Du reste, un exil de quelques années, sans espoir de retour, le démontrerait sûrement à quiconque contesterait la persévérance du sentiment patriotique chez l'expatrié : c'est la désespérante et mortelle nostalgie qui enseigne réellement ce que vaut la patrie. Le fameux *Ubi sum, ibi patria* est faux. *Ubi patria, ibi sum*, serait certes plus vrai.

Oui, il faut poser carrément ce principe : la fraternité doit s'étendre à tous les peuples étrangers, même aux détracteurs de la France, même à ses ennemis, même à ses oppresseurs. Ce principe nous pouvons l'envisager avec toutes ses conséquences, nous qui sommes convaincus que ce qui se passe ici-bas n'est qu'une préparation à ce qui sera.

Est-ce à dire que, abhorrant la guerre comme nous faisons, surtout la guerre de conquête, nous soyons disposés à « *présen-*

ler l'autre joue », ou à « abandonner la tunique après qu'on nous a dépouillés de notre manteau ? » Je dois ici ma pensée entière, car je suis un enfant de l'Alsace.

J'appelle de toute mon ardeur la délivrance de celle-ci. Et cette délivrance viendra, j'en ai la foi, parce qu'elle est *la justice* et qu'elle rétablira le *droit*, parce que l'Alsace-Lorraine est française, non-seulement de cœur, mais aussi de race et d'origine, parce qu'elle est Celte, comme disaient nos ancêtres, ou Gauloise comme disaient les Romains, et non Teutonnie comme le prétendent les descendants des conquérants teutons. De même que tous mes compatriotes, j'attends l'époque de l'affranchissement et j'y contribuerai, si je le puis, dans la mesure de mes forces. Je veux que mon pays retourne à la France, dont il est un membre amputé.

Mais, de là à renoncer au principe de la fraternité, même pour l'Allemand, il y a un abîme.

J'ai foi en la fraternité humaine que je crois indispensable au progrès et à l'existence même de l'humanité dans l'avenir. Et si j'y comprends le nègre et le peau-rouge, le Huron, et le Patagon, je puis et je dois y comprendre aussi le compatriote européen, l'ennemi européen si l'on veut ; car je compte sur son sentiment de justice et de fraternité comme je compte sur le mien. Les haines entre nations — faut-il le répéter ? — ne sont pas des haines d'homme à homme, ni de race à race, mais de gouvernant à gouvernant, d'empereur à empereur, de despote à despote. Que les haines d'homme à homme disparaissent, les haines de gouvernant à gouvernant mourront.

Or, qui est-ce qui est à même de battre en brèche la haine ? quels sont les hommes qui ont pour principe et, par conséquent, pour devoir, de faire échec à cet horrible et brutal instinct basé sur l'égoïsme et sur l'orgueil ?

Tous les jours, nous sommes témoins des relations qui se créent entre les adeptes du spiritisme moderne, c'est-à-dire entre les hommes qui croient à l'avenir de l'humanité par le développement du sentiment fraternel. Tous les jours, nous voyons l'estime, le respect et la confiance réciproques naître, et des amitiés se fonder ou se fortifier entre hommes qui ne s'interrogent point sur leur nationalité. Les alliances spiritualistes se fondent ; des congrès sont en projet, et nul ne songe à demander à son frère en croyance s'il est né en deçà ou au delà

du Rhin ou des Alpes. Et en vérité, vraiment, quel est le spiritaliste digne de ce nom qui préférera la suprématie violente de son pays ou la vanité nationale à ses convictions ? Quel est le spirite français qui dira au spirite allemand : je veux vous faire une guerre acharnée et s'il le faut, d'extermination, jusqu'à ce que vous m'avez rendu ce qui m'a été enlevé ou jusqu'à ce que vous m'avez anéanti ? Quel est le spirite allemand qui se refusera à un acte de revendication de famille ou de nation, si cette revendication est loyale, et sa restitution un acte de justice ? Où est-il l'homme qui me dira : « faites-moi d'abord savoir quelles sont vos opinions et vos intentions quant à l'Alsace-Lorraine ; je verrai après quelle confiance je dois vous accorder et dans quelle mesure j'aurai de la fraternité pour vous ?

Point de violences ! diront-ils tous. La justice avant tout !

On le voit ; les spirites européens ont entre leurs mains un puissant instrument de fraternité, de paix universelle et de justice internationale. A eux d'en faire usage sous peine de faillir à leur principe.

Qui devra prendre l'initiative ? la France. Son passé l'oblige.

CHARLES CASSAL.

DE LA CRÉMATION

Voici une question qui compte d'ardents défenseurs et des contradicteurs bien passionnés. — Qui a tort ? — Qui a raison ?

C'est difficile à dire, car ce n'est pas toujours avec des raisons *raisonnables* que le débat se soutient. — Chacun argumente avec ses sentiments et non avec un jugement libre, dégagé de toute sensibilité particulière.

Pour ceci, comme pour bien des choses, on ne cherche ni le juste ni le vrai, on incline d'instinct vers ce qui plaît, on s'en fait les apôtres avec zèle et l'on se garde bien d'examiner sans parti pris les opinions contraires.

Nous allons écouter un instant un des partisans de la crémation que nous appellons *Vestus* et ce sera *Tellus* qui lui fournira les arguments contradictoires. C'est *Tellus* qui commence.

Tellus. — Je ne veux pas être brûlé ni je ne veux pas brûler ceux que j'ai aimés. Cela me répugne au suprême degré de faire de ce corps qui fut ma mère, mon père, mon ami, un amas de

cendres blanches. — Songer que ces mains dont je crois sentir la douce étreinte, que ces yeux dont le regard caresse mon front, que ces lèvres dont le baiser si souvent me rendit si heureux, tous ces restes dont le souvenir m'émeut, seront détruits par les flammes, et qu'en moins d'une heure il ne me restera plus qu'une poignée de poussière! cela a quelque chose de sauvage, de cruel qui me repousse.

Vestus. — Je vous comprends, c'est ainsi pourtant que faisaient les anciens les mieux civilisés. Prenez garde, l'habitude est une chose dont il faut se défier. Si nous brûlions nos morts, que ce fût l'usage et qu'on nous proposât de les enterrer. — Quoi! diriez-vous, abandonner dans une fosse exposée à toutes les vicissitudes atmosphériques cet enfant que nous pleurons et que nous parions naguère avec tant d'amour? condamner à une destinée absolument comparable à celles des plus repoussants immondices ce qui fut notre orgueil? Cette tête charmante irait, comme celle d'un chien mort, pourrir dans la boue d'un charnier? Non, non, l'urne cinéraire et le columbarium sont bien préférables.

Tellus. — L'inhumation est chose décente, c'est une fosse, un trou dans la terre, sans doute, mais cette terre a quelque chose de sacré, et là où se trouve celui que nous pleurons s'élève un monument, inspirant, même aux plus indifférents quelque chose de respectueux et d'attendrissant.

Vestus. — Il en sera de même de l'urne cinéraire — ce sentiment de respect, cette impression de piété mélancolique sera même à l'abri de la hideuse vision que la tombe évoque avec quelque raison.

Votre mort que vous destinez à une disparition lente — car vous savez bien qu'il disparaîtra, — la parole sacrée doit s'accomplir, ce qui fut tiré de la poussière retourne à la poussière, votre mort, avant de retourner à la poussière, subira des transformations dont l'énoncé seul vous fera frissonner. Il y aura d'abord le ramollissement des tissus, la fonte putride, lagineuse, donnant naissance à des légions de voraces ignobles, gros, lents, sales, et malgré le style pompeux de l'épitaphe, malgré le marbre, malgré les fleurs et les perles, la réalité la voilà. — Entendez Bossuet. « L'homme devient un je sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. »

Tellus. — Ne croyez pas que ceux qui entourent une tombe d'une

tendre sollicitude, qui viennent la décorer de fleurs, y prier, y passer de longues heures de recueillement, où les plus doux souvenirs s'enchaînent aux espérances les plus consolantes, ne supposez pas que ceux-là songent une minute aux tristes réalités dont vous parlez, ni aux vers du sépulcre, ni à cette désorganisation graduelle de ceux qu'ils pleurent. — Leur cœur et leur imagination les voient, endormis et non putréfiés dans leur bière, ils les voient avec la pâleur austère qui se repandit sur leurs traits, aussitôt que l'ange de la mort les eut touchés de ses ailes funèbres, ils les voient, donnant leur dernier sourire et exhalant un tendre adieu. « Ils sont entrés dans leur repos » disent-ils. — Ils dorment leur dernier sommeil, — volontiers on prend à la lettre ces lignes du poète :

..... Les morts pour qui l'on prie
Ont sur leur lit de terre une herbe plus fleurie.
Nul démon ne leur jette un sourire moqueur.
Ceux qu'on oublie, hélas! — leur nuit est froide et sombre.
Toujours quelque arbre affreux, qui les tient sous son ombre,
Leur plonge sans pitié des racines au cœur.
Prie ! afin que le père, et l'oncle et les aïeules,
Qui ne demandent plus que nos prières seules,
Tressaillent dans leur tombe en s'entendant nommer,
Sachant que sur la terre on se souvient encore,
Et, comme le sillon qui sent la fleur éclore,
Sentent dans leur œil vide une larme germer.

Ni l'urne ni le columbarium ne permettraient ces illusions mélancoliques et consolantes. Non seulement nous voulons conserver le culte des morts, mais nous tenons aussi au culte de la tombe. Il nous est infiniment doux d'aller la visiter.

Ce culte, comme bien d'autres, est le fruit de l'imagination, j'en conviens, mais il répond à des besoins du cœur. N'est-il pas respectable ?

Vestus. — Non, ce qui s'établit au mépris de la vérité ne saurait être respectable, c'est une superstition de plus, voilà tout, et comme elle a des inconvénients il faut la combattre. La mort et toutes ses conséquences doivent être connues, afin d'élever les vivants vers les régions supérieures où l'âme affranchie de ses liens continue le cours de son développement. — Nos morts bien-aimés ne dorment pas, ne se reposent pas, ne nous attendent pas. Ces phrases sont menteuses. — Après l'abandon de son enveloppe charnelle, ce qui fait l'objet de nos légitimes

regrets, — la tendresse, le dévouement, l'amour, toutes ces facultés, domaine de l'âme, sont demeurées à l'âme, et celle-ci est aussi peu soucieuse de ce qui fut sa chair, que peut l'être un homme fait, des vêtements qui couvrirent sa nudité quand il vint au monde.

Est-ce que le papillon s'inquiète de ce que devient son enveloppe quand il était chrysalide ?

Ces pensées seront inspirées par l'urne cinéraire. — Elles ne peuvent l'être à l'aspect de ces tombes ornées de toute une bimbeloterie où la vanité et la sottise trouvent leur compte.

N'est-ce pas matérialiser le plus austère des mystères que d'affubler nos cimetières de tant d'oripeaux, et donner à des objets qui doivent nous incliner vers le plus profond recueillement les apparences des frivolités de ce monde ?

Je pourrais ajouter à ceci que la tombe est malsaine, elle peut dégager bien des émanations dangereuses pour la santé des vivants. Elle occupe une place trop considérable, et souvent stérilise un terrain qu'il y aurait tout avantage à employer à autre chose.

Tellus, — Tout ce que vous dites est pratique : peut-être avez-vous raison. — Mais les habitudes sont prises. — Sage ou absurde, le culte des tombeaux est intimement lié à nos mœurs, et il restera.

Vestus. — A moins que la législation française ne permette un jour à chaque famille de faire à ses morts les funérailles qu'elle voudra. Peut-être cette législation comprendra que puisqu'elle est assez large pour laisser impuni le misérable qui déshonore une femme *vivante* et jette dans la misère et le mépris un être *vivant*, elle devient quelque peu grotesque en voulant protéger les cadavres à sa manière. Et le jour, ô *Tellus*, où l'incinération pourra être faite selon les volontés des intéressés, tenez pour certain que le peuple français est trop pratique et trop intelligent pour ne pas adopter avec empressement un progrès si réel, si considérable.

ANNA PUÉJAC.

A PROPOS DU TRANSFORMISME

Monsieur Bourgès, F. E. C., 4 août 1884. — Je viens d'abord vous remercier cordialement de la gracieuseté que vous avez eu de m'envoyer un exemplaire de votre brochure sur le

transformisme. J'ai admiré le talent, la science, l'esprit de conviction avec lesquels elle est écrite (1).

Permettez-moi de vous avouer, en toute franchise, sans que cela porte la moindre atteinte aux bons sentiments dont je me sens disposé à avoir pour votre personne, que mes convictions à moi sont diamétralement opposées aux vôtres sur cette importante question.

A quoi cela tient-il ? C'est que les circonstances ne nous ont pas mis à même d'envisager les choses au même point de vue.

Il y a quelques années j'ai publié dans le *Messenger* un article contre la doctrine de l'évolution ou transformisme. Depuis cette époque j'ai lu, j'ai médité, j'ai cherché à m'éclairer de plus en plus, prêt à renoncer à mes opinions quoique rendues publiques, si je les avais trouvées fausses ; malgré toute ma sincérité, mon abnégation de tout parti pris, je n'ai fait que m'affermir dans mes convictions.

Oui l'évolution est la grande loi de la nature, parce que cette loi est étroitement liée à celle du progrès général, car, qu'est-ce progresser sinon changer de nature par voie d'amélioration ? Mais le progrès lui-même est soumis à des lois naturelles que rien ne nous autorise à méconnaître. Parmi ces lois est celle de la conservation des espèces par voie d'hérédité.

La sélection, les soins de la culture ou de l'élevage permettent d'améliorer telle ou telle espèce, végétale ou animale, mais cette amélioration a ses limites et ne va jamais, jamais jusqu'au passage à une autre espèce. Si la puissance d'amélioration, de perfectionnement est une force de la nature, il existe une autre force naturelle qui en limite les effets ; c'est celle qu'on appelle atavisme, force qui ramène les espèces à leur type primitif, dès que la sélection et les moyens artificiels ont cessé de se produire.

Il est une preuve certaine, incontestable de la fausseté de la doctrine de Lamarck, c'est l'absence des preuves matérielles qui existeraient nécessairement si cette doctrine était vraie. Il est avéré que beaucoup d'espèces animales ou végétales ont disparu de notre globe, que ces espèces présentaient des différences prononcées avec celles d'aujourd'hui. Puisqu'on a retrouvé des vestiges de ces espèces, à plus forte raison et en plus grande quantité on eût trouvé aussi des vestiges des espèces

(1) *Psychologie transformiste*, 1 fr.

transitoires, ces espèces ayant dû nécessairement être moins anciennes et vivre sur le globe pendant un laps de temps beaucoup plus long. Car en admettant le transformisme, la fixité d'une espèce n'aurait qu'une durée relativement courte.

Les espèces qui se seraient transformées en une espèce nouvelle seraient nécessairement plus anciennes que celle-ci; un peu plus tôt, un peu plus tard elles auraient dû disparaître par suite de cette transformation.

L'espèce humaine est peut-être la plus ancienne parmi les animaux à sang chaud. Si l'homme dérivait du singe, comme on le prétend, il faudrait que le singe l'eût devancé sur la terre d'un bien grand nombre de siècles, et il y a tout lieu de croire que cette hypothèse est fausse.

Si le singe n'a pas devancé l'homme sur la terre, il ne peut l'avoir produit en se transformant. Supposons qu'il l'ait devancé, toutes les variétés de singes qui se rapprochent plus ou moins de l'homme devraient avoir disparu depuis longtemps.

Certainement l'homme dérive du singe et de bien d'autres animaux encore, mais cela ne remonte pas aussi loin que l'origine de l'espèce humaine, car s'il en était ainsi, il aurait eu le temps de perdre tous ses instincts primitifs. — Mais bien des fois, hélas! il est loin d'en être ainsi.

Vous avez des hommes qui ont la goinfrerie et la saleté du porc, d'autres la férocité du tigre, la colère du lion, d'autres la ruse du renard, d'autres la douceur de l'agneau, d'autres la fidélité et la constance d'affection du chien, d'autres le bavardage imitatif du perroquet, d'autres encore et en très grand nombre, la lubricité et l'instinct de destruction du singe. Ce dernier trait est beaucoup plus frappant qu'on ne pense.

L'humanité présente les types les plus variés, et sur une très grande échelle. L'homme a beaucoup gagné en intelligence, mais il a perdu sous certains rapports. Il n'a plus l'agilité du singe, le flair subtil du chien; il a pris le vice de l'ivrognerie; il se sert du don de la parole pour cacher la vérité; il emprisonne ses semblables; à la guerre il les détruit par centaines de mille; les plus forts et les plus habiles vivent aux dépens des plus faibles et des plus maladroits; les uns peinent et gémissent dans les privations; les autres jouissent, se gobergent, se blasent dans le luxe et la flânerie. — *Ecce homo!!!*

Expliquons ce phénomène d'une façon rationnelle.

La loi des réincarnations ne s'applique pas seulement à l'homme, mais à tout le règne animal; il serait trop long d'en fournir ici les preuves. Quand un animal passe au rang d'homme, c'est par suite d'une réincarnation; il débute dans une race arriérée, de sorte qu'il n'a eu guère à progresser tout d'un coup; — puis, insensiblement, il fait son chemin dans les réincarnations humaines; mais beaucoup d'hommes ont conservé quelque chose de leur origine animale. On peut donc progresser, se transformer sans que la loi physique de la conservation des espèces subisse la moindre atteinte.

On demandera : Quelle serait donc l'origine des espèces au point de vue charnel? Nous en sommes réduits aux hypothèses; mais je n'en vois qu'une d'admissible, parce qu'elle s'appuie sur des faits palpables, qu'on a eu récemment sous les yeux, et qui peuvent se répéter; je veux parler de la matérialisation des esprits. Un être humain, avec toutes les conditions de la vie charnelle, peut être produit instantanément. Voilà la création parfaitement expliquée et prouvée.

Dans beaucoup d'espèces animales et chez l'homme en particulier, le nouveau-né ne pourrait vivre sans les soins de ses parents. Les premiers couples dans ces espèces ont dû naître à l'état adulte.

Les transformistes visent à escamoter la création; après ce succès l'affaire du Créateur sera bientôt réglée. La plupart, je le crois, n'ont point fait ce calcul qui, du reste, tromperait les espérance des athées et des matérialistes; mais pour beaucoup d'hommes superficiels, ce serait une atteinte portée à la croyance en l'existence d'un Créateur.

Voilà où est le danger de la doctrine du transformisme.

AMAND GRESLEZ.

Nota. — M. Greslez, notre cher F. en C., bien connu des lecteurs de la *Revue*, répond contradictoirement à notre brochure le *Transformisme psychologique* et demande l'insertion de sa lettre dans la *Revue*.

Nous pensons qu'il nous sera permis de répondre, à notre tour, dans le prochain numéro, pour combattre certaines erreurs ou préjugés qu'avait fait naître le roman de la Genèse, erreurs qu'un grand nombre de spirites conservent encore. D'ailleurs, à l'époque lointaine où la Genèse fut écrite, la géologie et l'an-

thropologie étaient des sciences inconnues, et les systèmes qui se rattachent à elles sont certainement erronés.

Aujourd'hui que nous admettons tous la loi du progrès, la seule peut-être qui ne puisse être contestée, ni pour le passé, ni pour l'avenir, nous devons reconnaître que si l'évolution progressive est une vérité pour l'être physique, elle doit l'être également pour l'être intelligent et moral. Nous aurons, de ce fait, le transformisme psychologique qui n'est autre que la réincarnation, loi nouvellement découverte qui s'applique aussi bien aux hommes qu'aux animaux.

Nous aurions aussi bien voulu publier les lettres de divers spirites et de savants qui nous ont écrit après avoir lu notre brochure, mais ce serait commettre une indiscretion, puisque ces lettres sont personnelles; nous les insérerons plus tard si nous en obtenons l'autorisation. Capitaine BOURGÈS.

FAITS MATÉRIELS

DÉMONTRANT L'EXISTENCE DES ESPRITS

Chapitre tiré du volume : *Souvenirs d'un magnétiseur*, par R. comte de MARICOURT, 3 fr. 50 c. — Ouvrage d'un chercheur et d'un savant sérieux et consciencieux (voir la *Revue* du 15 aout 1884).

— Je ne puis douter, ajouta Pauline, qu'un bon esprit ait voulu dissiper nos doutes en indiquant ces paroles de l'Apôtre.

Confessant que Jésus-Christ est venu en chair, il ne peut, d'après saint Jean, qu'être un bon esprit. J'ai désormais une grande confiance et j'éprouve un grand apaisement.

On insinua bien que Pauline aurait pu s'amuser à nos dépens, supposition que les affirmations réitérées de Pauline et sa parfaite loyauté rendent insoutenable.

On prétendit encore que, sujette au somnambulisme, elle aurait elle-même feuilleté son livre et marqué le passage indiqué. L'hypothèse du sommeil excluait tout souvenir. Or, les siens étaient d'une précision absolue.

Il faut encore noter qu'elle n'entraît jamais en somnambulisme spontané. La faculté du sommeil ne s'était déclarée qu'à la suite de mes magnétisations.

— Donne-nous de ton pouvoir une preuve sensible, irrécusable, de nature à convaincre les plus incrédules, demanda Pau-

line en faisant, avec moi et quelques autres personnes, tourner et parler une table.

— Quelle preuve voulez-vous ! nous fut-il répondu.

Il était alors dix heures et demie.

— Que toutes les pendules, horloges, montres de la maison s'arrêtent à onze heures.

Ce commandement fut exécuté, si bien que, le lendemain matin, il y eut, faute d'indications horaires, une grande perturbation dans le service de la maison. Effarés, les domestiques se plaignirent des horlogers.

La mère de Pauline voulait avoir une explication physique du phénomène.

— Comment arrêtez-vous des rouages d'horlogerie, puisque vous n'avez pas de mains comme les nôtres ?

Elle reçut cette réponse, qui ne lui parut pas intelligible :

— C'est par le magnétisme spirituel ou divin.

On accusa, comme toujours, M^{me} Pauline d'être l'auteur de cette petite facétie.

Comme nous étions encore avec elle à onze heures, dans le salon, et que la pendule de la cheminée s'arrêta devant nous, spontanément, à l'heure dite, pareille accusation était inadmissible.

Nous avons lu et entendu raconter que les esprits donnaient de leur présence des preuves encore plus sensibles ; que, dans certains cas, et en réunissant les conditions voulues, les esprits se rendaient visibles et palpables ; qu'enfin les organes matériels des sens pouvaient être affectés par eux.

A ce sujet, il s'engagea encore une discussion. M^{me} *** , ma cousine, mère de Pauline, et ma tante, M^{me} *** , déclaraient la chose impossible ; car, disaient-elles, les purs esprits n'ayant pas de corps, ne peuvent apparaître d'une façon sensible pour nous.

— On peut toujours essayer, reprit Pauline, qui transmit la demande à l'esprit de la table.

Il était deux heures de l'après-midi, un beau soleil d'automne éclairait largement la pièce.

— Fermez portes, fenêtres et volets, nous fut-il ordonné.

— Faut-il ôter nos mains de la table ?

— La chose est indifférente.

Toutes les ouvertures étant aveuglées, la chambre se trouva

plongée dans une obscurité presque complète. Malgré nos efforts pour clore hermétiquement les issues, il se trouvait toujours sous les portes et aux jointures des volets de minces bandes qui lançaient des prolongements lumineux à travers l'opacité des ténèbres.

Nous étions six personnes debout dans le salon, à quelque distance les unes des autres : M^{me} *** , ma tante, Pauline, une jeune personne de ses amies, une petite fille de dix ans et moi.

Il y eut un profond silence. Au bout de quelques instants, nous entendîmes dans la muraille, du côté de la porte, des coups d'abord faibles et lointains, comme ceux que nous obtenions dans les meubles, puis ils parurent se rapprocher et partir de tous les côtés à la fois. Ils devinrent si rapides, si intenses, que la maison, comme attaquée à coups de bélier, semblait trembler sur ses fondations.

La petite fille jeta un cri ; ma tante et M^{me} *** ouvrirent brusquement la porte et les fenêtres. Le tapage cessa.

Ma tante faisait bonne contenance, quoique toute pâle. M^{me} *** était aussi fort émue. Il faut avouer que nous l'étions tous plus ou moins.

Voici le résumé de nos diverses dépositions :

Ma tante, M^{me} *** et la jeune personne n'avaient rien vu, mais l'ouragan des bruits sans cesse rapprochés et croissants les épouvantait. Pauline avait vu distinctement, dit-elle, une sorte de forme blanche qui, partant de la porte, parut glisser le long de la pièce et y séjourner quelques instants en flottant au-dessus de terre.

La petite fille avait eu la même vision et senti vaguement la pression d'une main. C'est à ce moment qu'elle poussa un cri d'étonnement plus que de frayeur.

Quant à moi, je me tenais devant Pauline, c'est-à-dire vis-à-vis des fenêtres donnant sur le jardin, et j'avais en face de moi les traînées de lumière filtrant à travers les fissures des volets. A un moment, je vis ces rayons lumineux s'atténuer, comme si un corps plus ou moins opaque les traversait, et je distinguai une sorte de brouillard grisâtre comparable à celui qui s'accroche aux herbes des prairies au moment où le soleil va paraître.

On se remit à la table.

— Je suis venu, dit l'esprit.

— Pourquoi n'avons-nous rien vu ? demandèrent ces dames.

— Pas assez d'obscurité, pas assez de fluide.

Ces expériences, étant de nature à impressionner trop vivement quelques-uns d'entre nous, ne furent pas renouvelées.

Plusieurs tentatives faites avec d'autres personnes n'amènèrent, du moins pour moi, aucun résultat.

Cette fois, nous étions en famille, et avions affaire au sempiternel bavard qui s'appelait l'*artiste*. C'est au moyen du crayon tenu par Gabrielle, qu'il nous ennuyait de ses mauvaises plaisanteries.

— Tu as raison, dis-je, de nous répéter que tu es un esprit d'une nature inférieure ; dans l'ordre moral, cette infériorité résulte clairement de ton ignorance et de ta grossièreté. Mais je te crois, matériellement, aussi impuissant ; tu ne saurais même pas te manifester par un phénomène sensible.

Ainsi mis au défi, l'*artiste* annonça que, dans la nuit même, nous aurions de ses nouvelles.

En effet, un grand bruit nous réveilla vers trois heures du matin ; je constatai qu'un tableau avait été décroché. C'était le portrait d'un ancêtre fixé au mur du palier. Le cadre, assez lourd, était maintenu par un piton, sur un clou à crochet enfoncé dans le mur. Il avait fallu, pour faire sortir le piton, une pression de bas en haut, produit d'un effort très appréciable.

Je donnerai un dernier exemple de ces manifestations physiques, car je les accumulerais indéfiniment, et ceux-ci me paraissent suffisants pour démontrer que les *mouvements réflexes*, les *idées inconscientes*, et autres savantes théories, ne sont pas recevables dans l'espèce, et qu'il faut une bonne fois reconnaître l'existence d'êtres intelligents, indépendants de nous, êtres que nous appelons des esprits.

Un ecclésiastique que nous avons beaucoup vu et qui était mort depuis plusieurs années, vint causer avec nous, au moyen de la table.

Comme preuve de son identité, il nous rappela certains détails connus de nous seuls.

— Je voudrais revoir M^{me} Gabrielle, dit-il, car je l'aimais beaucoup.

— Et moi ? demandai-je.

— Je te déteste, parce que tu t'es moqué de moi dans... (ici

le titre d'une petite nouvelle où, en effet, j'avais imaginé un personnage ridicule dans lequel il s'était reconnu).

— Tu voudrais me nuire ? Et le pardon des injures que tu prêchais si bien, qu'en fais-tu ? Il est donc vrai que ta rancune de prêtre soit inusable ?

— Tais-toi, je te déteste, répétait-il.

— Voilà, mon cher abbé, des propos bien mal édifiants pour tes anciens paroissiens ! Je croyais qu'en arrivant dans l'autre monde, on jugeait de plus haut les petites misères de celui-ci...

— A mes discours il répondait par des injures et des grossièretés en donnant des signes de colère.

Il faut dire que la colère spirite, lorsque l'on prend la table comme moyen de rapports, se traduit par des coups violents ; le meuble se dresse, se cabre au point de basculer et cherche à frapper du pied la personne qui déplaît à l'esprit moteur. Ces mouvements, qui paraissent empruntés au cheval, ont même quelque chose de grotesque, quand on ne se laisse pas impressionner par eux.

L'abbé***, ou le malicieux esprit qui prenait son nom, persista dans sa double idée d'interrompre mon sermon et de faire une visite à Gabrielle.

Elle fut fixée à deux heures du matin.

Parfaitement éveillé, je lisais dans mon lit, lorsque j'entendis distinctement la porte de la chambre de Gabrielle s'ouvrir doucement. Il faut dire que nos chambres donnaient sur le même palier et que j'avais laissé ma porte ouverte.

Plus loin, mais toujours sur le même palier, se trouve la chambre occupée par ma fille aînée, qui n'avait pas davantage fermé sa porte.

Gabrielle avait dans sa chambre notre dernier enfant alors âgé de six ans.

Ce fut lui qui demanda : — Maman, pourquoi vous levez-vous ? Qu'est-ce que vous cherchez ?

Ma fille aînée nous dit, le lendemain, que ne se rappelant plus la visite de l'esprit, d'ailleurs croyant peu qu'elle se réaliserait, elle était dans le demi-sommeil, quand le bruit de la porte ouverte l'avait éveillée complètement. Elle aussi crut que sa mère se levait à la suite de quelque indisposition.

Enfin, Gabrielle elle-même nous raconta le fait suivant :

— Je sommeillais lorsque j'ai entendu ma porte s'ouvrir et se

refermer avec beaucoup de précaution. J'ai entendu aussi des pas très légers et un bruit comme celui d'un frôlement contre mes rideaux. C'est à ce moment que le petit a demandé pourquoi je me levais. Je n'ai rien vu, puis la porte s'est refermée aussi doucement qu'elle s'était ouverte.

Voilà donc quatre témoignages affirmatifs sur la présence d'un personnage étranger à nous, présence révélée par le bruit d'une porte ouverte et refermée et par celui de pas sur un parquet. De ces quatre témoignages, le plus précieux est celui du jeune enfant ignorant nos pratiques d'évocation et réveillé par un bruit anormal.

On peut se demander encore comment un pur esprit a besoin, pour pénétrer quelque part, d'ouvrir les portes et même comment, dépourvu d'organes, il peut le faire.

Cette question et toutes les autres trouvent leur solution dans l'hypothèse finale que nous allons exposer. (A suivre.)

LE MAGNÉTISEUR DONATO

Nous lisons dans le *Conservateur de l'Aisne* du 11 juillet 1884.

Donato vint, il y a sept ou huit ans, à St-Quentin, où il fut accueilli avec une faveur marquée. Depuis lors certains prétendus magnétiseurs, entre autres un farceur nommé Verbeck, sont venus nous refaire, à leur façon, les expériences du célèbre innovateur. Le public les a sifflés, à juste raison. Mais voici que Donato nous est revenu, et avec lui le vrai magnétiseur, exempt de tout charlatanisme, le magnétisme scientifique, sans truc et sans compères. Aussi le public, dont le bon sens est rarement pris en défaut, a-t-il fait à Donato un accueil vraiment enthousiaste. Espérons qu'il nous reviendra bientôt, avec des expériences toujours nouvelles, et que nous aurons encore souvent l'occasion d'applaudir l'apôtre du magnétisme.

Saint-Pierre-les-Calais. — L'apôtre du magnétisme, M. Donato, a remporté, samedi dernier, un succès plus grand encore qu'à la première séance. L'Hippodrome était comble. Toutes les expériences ont réussi à merveille, notamment celles qu'on exécuta sur un brasseur d'une taille et d'une force herculéennes. L'immense majorité des spectateurs s'est retirée convaincue.

Aujourd'hui, mardi, séance d'adieu. On refusera du monde.

Petit Nord du 30 juillet 1884. — Donato, le célèbre magnétiseur, s'est déjà produit deux fois devant le public Bruxellois, et a obtenu — disons-le tout de suite — un succès égal à celui qu'il obtint à Paris.

Le fascinateur a fait des expériences réellement extraordinaires devant le public des Galeries Saint-Hubert.

Dans la première partie de la soirée, Donato fait des essais, recherche les sujets « sensibles ». Les deux autres parties de la soirée sont composées de nombreuses expériences aussi variées qu'intéressantes. En moins d'une minute, il fascine un sujet qu'il aborde pour la première fois. M. Donato ne prétend pas réussir indistinctement sur tout le monde. La sensibilité varie suivant l'âge et le tempérament; elle est très exaltée chez certains sujets et tout à fait nulle chez d'autres. M. Donato a seulement la prétention de ne présenter que des faits réels, des expériences sincères et d'être constamment d'une bonne foi absolue.

En somme, quoique le doute soit encore dans beaucoup d'esprits, chacun ira voir M. Donato, et beaucoup reviendront convaincus.

Ce soir, aux galeries, nouvelle séance de magnétisme par M. Donato.

DÉGAGEMENT CORPOREL DE CÉCILE MACHINOT

« Notre S. E. C. s'est désincarnée, elle était mariée à
« M. Robert, spirite dévoué, qui a suivi les dernières recom-
« mandations de sa femme, en la faisant enterrer religieusement
« par des spirites, mais sans prêtres d'aucune religion, sans
« leurs chants mortuaires. Le corps de la défunte a été mis dans
« notre salle de réunion, et en présence de deux cents per-
« sonnes, notre ami, M. Léglise de Naujean, a fait les prières
« d'usage, et le convoi est parti pour le cimetière; M. J. Gué-
« rin nous avait envoyé, par M. Montenon, de Targon, le drap
« mortuaire et la bannière qu'il possède.

« Je vous rappelle que ce drap, en laine bleue, parsemé d'é-
« toiles d'argent, a, au milieu, un soleil or qui irradie ses rayons,
« cōme le fait le spiritisme, et autour de lui, nos devises en
« grosses lettres : « *Naître, mourir, renaître encore* » etc., et :
« *Hors la charité point de salut.* »

« La magnifique bannière en soie bleue, parsemée d'étoiles
« d'argent, traversée par un arc-en-ciel au sept couleurs primi-
« tives, avec les devises : *Solidarité universelle. Naître, mourir,*
« *renaître encore*, etc., était suivie par nos Frères de Naujean,
« Frontenac, Cantoi, Villenave-de-Rions et Targon, auxquels
« nous présentons nos remerciements et notre souvenir affec-
« tueux.

« Sur la tombe de M^{me} Robert, qui était médium voyant.
« parlant, écrivain en même temps que sujette au sommeil som-
« nambulique, M. Légglise a lu un discours plein de belles et
« bonnes pensées qui ont ému toute l'assistance. Cette céré-
« monie, si nouvelle dans notre commune de Blésignac, a frappé
« tous les esprits et y laissera une trace durable. »

MOULINE,

Président du groupe de Blésignac.

M. CORNILLEAU est décédé au Mans; le cahier pro-
chain contiendra le compte rendu de cette cérémonie.

CONSEILS DE NOS GUIDES

Groupes de *Cambes*, Gironde, Médium A. *Lacoste*, 12 juillet 1884 :

Dieu le créateur de tout ce qui existe, le père plein de mansuétude et de miséricorde, reçoit l'enfant égaré qui par un retour conscient, et animé de bons désirs, revient avec le repentir sincère de ses fautes.

Hommes ingrats, vous oubliez cette bonté par excellence de celui qui vous a créés, et vous préférez de simples passe-temps, chimères de peu de durée ! Pauvre humanité, insoucieuse de ton avenir, tu prends de la vie ce qui t'en paraît beau et splendide, simplement dû à l'orgueil et à l'égoïsme, et ne sais point te garer des vices matériels ; si tu les fuis, c'est au sortir de l'existence. Tu juges à priori du bien, du vrai et du beau, n'écoutant ni ta conscience ni ton cœur, lorsque ces deux gardiens de ton âme te reprochent tes méfaits ; incapable d'apprécier les

merveilles de la nature, tu ne réfléchis point que Dieu disposera de ton avenir selon tes mérites.

Spirites, vous êtes appelés à mettre de l'ordre dans ce désordre moral à l'aide du côté sérieux que vos doctrines vous offrent; rejetez les révélations trompeuses en les soumettant au criterium du bon sens et de la raison. Si vous voulez distinguer le vrai du faux, c'est le seul moyen d'éloigner les Esprits imparfaits et d'attirer les bons, surtout si vous êtes charitables; ne point oublier surtout que la charité du pauvre travailleur vise à deux buts : 1° travailler avec courage et honnêteté pour gagner le pain quotidien de sa famille; 2° prier souvent pour le bonheur de tous, à l'endroit où le labeur le retient, et le faire avec cœur et connaissance de cause.

Nul n'est exempté de la prière, et toutes les âmes sont appelées à la perfection.

Travailleur, reçois avec la bonhomie de l'homme de bien celui qui vient vers toi pour s'instruire ou pour demander sa guérison; surtout ne provoque pas inconsidérément qui te fuit, ce serait aller à l'encontre du plus noble des buts et tourner vers le mal ce qui doit aller vers le bien.

Rappelle-toi qu'il est dangereux de ne pas être bien assisté, ce qui t'advierait en ne marchant pas droit dans la vie, en n'aimant point Dieu par-dessus tout et ton prochain comme toi-même, en ne pardonnant pas à tes ennemis, en ne priant pas pour qui te persécute.

Telles sont les bonnes paroles données par l'Évangile et sorties des lèvres et du cœur de Jésus, cet esprit éminent qui se sacrifia pour *le bien de l'humanité terrestre*.

M. Gourdon, décédé dernièrement, ancien chef de groupe, spirite bien connu, avait créé, 10, boulevard Sault, à la porte Saint-Mandé, à proximité du bois de Vincennes, la Villa Gourdon, avec appartements confortables; il y a pension de famille, au mois et à l'année (table d'hôte et chambre à 150 fr. par mois), desservis par deux tramways et deux chemins de fer. La maison est tenue par M^e V^{ve} Gourdon.

BIBLIOGRAPHIE

LES VIES MYSTÉRIEUSES et successives. — Étude des grands problèmes qui ont de tout temps agité l'humanité. 6 fr. grand in-8°.

LE MESSIE DE NAZARETH. — Beau et bon livre : ce n'est point perdre son temps que de lire *Le Messie de Nazareth*. 2 fr. 50.

LE BOUDDHISME, PAR HENRI OLCOTT. — Ce volume, imprimé sur beau papier, 1,50.

LA THÉRAPEUTIQUE DU MAGNÉTISME, de A. Cahagnet, le chercheur si pratique, l'observateur judicieux, se vendra désormais 4 fr. au lieu de 5 fr., pour mieux le mettre à la portée de nos F. E. C.

COSMOGONIE DES FLUIDES, par Antoinette Bourdin. 1 fr. 50, vient de paraître.

ETUDIANTS SWEDENDORGIENS, par A. Cahagnet. 1 fr.

Les *Conférences spirites*, 1882, par François Vallès. 1 fr. Recommandé aux penseurs, aux chercheurs de vérités. — Conférences 1883. 2 fr.

Le Spiritualisme expérimental et les apports, par Alexandre VINCENT. 1 fr. 50, 1 fr. 75 port payé.

Le Surnaturel considéré dans ses organes et dans les conséquences utiles de ses apparitions. Cet ouvrage remplit avec science et un grand intérêt l'objectif que s'est tracé M. François Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts et chaussées. 2 fr.

Le Magnétisme curatif au foyer domestique, par Mme Rosen. 1 fr.

ÉTUDES SPIRITES, DICTÉES REÇUES DANS UN GROUPE BISONTIN (Besançon). Grand in-8°, de 96 pages, 1 fr. Suite de communications remarquables, admirablement pensées et enchaînées les unes aux autres, précieuses à lire et à méditer. Ce groupe a fait un livre de propagande, et le vend au prix de revient.

CHOIX DE DICTÉES SPIRITES, par le Dr Wahu, petit in-18, de 259 pages, 1 fr., pour propagande.

JEANNE D'ARC LIBÉRATRICE DE LA FRANCE, par le député JOSEPH FABRE, et suivi du PROCÈS DE CONDAMNATION DE JEANNE D'ARC. — Deux beaux volumes, instructifs et intéressants, admirablement conçus, 3 fr. 50 chacun.

LE DOUTE, 3 fr. 50, œuvre médianimique de la plus haute valeur.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie G. ROUGIER et Cie, rue Cassette, 1.

